

Mais, dit-on, est-ce que la plume ne rend pas les services que l'on réclame d'elle? Oui. Son maniement toutefois fatigue l'écrivain, et la main finit par se livrer à des écarts peu gracieux, sans compter que tant de gens, même les plus huppés, ont une calligraphie abominable!

—Si l'on mettait devant vous un petit piano dont le clavier ne demande qu'à être touché pour reproduire sur le papier les mots qui vous passent par la tête...

—Ah! voilà... ce serait superbe, merveilleux, com-mode, élégant—c'est incroyable.

—Allez donc! c'est d'autant plus croyable que je mets, dès ce moment, une machine de ce genre à votre disposition.

A bas les plumes, les bouteilles d'encre, les barbouillages des grands hommes! Nous avons changé tout cela.

L'appareil se compose d'un cercle de fer couché horizontalement, et au rebord intérieur auquel sont suspendus des marteaux portant à leur extrémité une lettre de métal en guise de masse. Ces marteaux sont reliés au clavier de la même manière que ceux d'un piano. Au-dessus du cercle, passe horizontalement un ruban encre, qui se déroule de lui-même, un ruban sans fin. Par-dessus le tout est le chariot qui traîne ce papier. Frappez la touche M du clavier, le marteau M se redresse, de bas en haut, frappe le dessous du ruban et imprime la lettre sur le papier. Aussitôt, le chariot fait un pas de côté, et le papier présente l'espace libre à une autre lettre. Comme tous les marteaux ou lettres de métal frappent au même endroit il suffit que le papier se déplace de la sorte à chaque lettre touchée. C'est de la mécanique enfantine. Au bout de la ligne, un timbre vous avertit de ramener le chariot au point de départ.

Des combinaisons ingénieuses, qu'il est difficile de décrire, permettent de former cent cinquante lettres, chiffres ou signes différents avec un clavier de cinquante "touches." C'est plus qu'il n'en faut.

Et la rapidité d'exécution? Elle est surprenante. J'ai vu des experts écrire cent mots à la minute. Cela se conçoit, d'ailleurs. Les pianistes font bien d'autres tours de force! La machine à écrire est un piano. Si vous tracez la lettre M au moyen d'une plume, vous faites trois ou quatre mouvements des doigts. Le clavier n'en demande qu'un seul. Ainsi des autres. Les chiffres s'écrivent à la plume avec une lenteur désespérante, et, très souvent, ils sont inintelligibles, mais à la mécanique, ils s'alignent, rapides comme l'éclair et nettement dessinés.

L'encre du ruban est communicative; on peut donc garder l'image de ce qu'on écrit. Le ruban se renouvelle de six mois en six mois lorsqu'on en fait un usage continu.

Sans être habile, j'écris maintenant mes articles pour la presse aussi vite qu'avec la plume, et c'est beaucoup plus lisible—demandez aux imprimeurs. Il y a du plaisir à se mettre au piano et à en faire sortir une fantaisie sur les Chinois ou un commentaire sur la vie de Frontenac, au lieu du duo de *Sémiramis*.

BENJAMIN SULTE.

## LITTÉRATURE

*Pot-Bouille*, d'Emile Zola, a été mis en drame pour le théâtre, mais la pièce a été refusée par Victor Roning, directeur du Gymnase. Le Zolaïsme perd du terrain.

Un drame en cinq actes, intitulé *Alexandros*, et qui a pour auteur le prince George de Prusse, vient d'être joué à Düsseldorf, avec un beau succès. On doit le mettre sur la scène, à Berlin, durant l'hiver.

Le Dr O. Wendell Holmes a l'intention de renoncer à la Chaire d'anatomie qu'il occupe à l'université de Harvard, afin de se livrer entièrement aux travaux littéraires; tous les dilattanti s'en réjouiront.

M. Musurus, ancien ambassadeur de Turquie à Londres, vient de publier, en grec moderne, une traduction de *L'Enfer* de Dante; seulement, il n'a pas voulu mettre Mahomet au rang des fauteurs de dissensions et de désordres. Il l'a remplacé par Arius. C'est une liberté de traducteur un peu exagérée.

A un malade imaginaire :

—Votre voyage aux eaux vous a-t-il fait du bien?

—Très peu. Je suis cependant un peu mieux, mais chaque voyage améliore si peu ma santé, que je serai obligé de mourir de vieillesse avant d'être complètement guéri.

Il y a beaucoup de malades qui voudraient pouvoir en dire autant.

## DAVID TÉTU

ET

LES RAIDERS DE SAINT-ALBAN

### ÉPISODE DE LA GUERRE AMÉRICAINE

1864—1865

(Suite)

Les prétendus ennemis furent bientôt assez proches pour que Tétu pût reconnaître un brave et inoffensif marchand de Québec, M. Jacques Belleau, qui, en compagnie d'un ami, se rendait par affaires au lac Saint-Jean, avec quelques intentions de chasse, et qui avait toute autre chose en vue que de s'emparer des *raiders*.

Dès que la connaissance eut été faite, cette fausse alerte amusa beaucoup M. Belleau aussi bien que les jeunes confédérés.

Le brave marchand, enchanté d'avoir eu l'occasion d'être présenté aux sudistes, leur souhaila un heureux voyage; et, comme son cheval était d'une grande rapidité, il prit les devants, tout en leur promettant de ne pas souffler mot de la crainte qu'il leur avait inspirée bien involontairement et des balles dont il avait été menacé.

Avant la fin du jour, les deux voitures étaient engagées dans les Caps, montant, descendant d'éternelles côtes, suivant un chemin à peine tracé dans la forêt, où l'on ne rencontrait pas une seule habitation.

Toutefois, les difficultés et la monotonie d'une pareille route étaient compensées par les garanties de sécurité qu'elle leur offrait. Comment, en effet, aurait-on pu imaginer qu'à une pareille saison nos *raiders* eussent choisi cette ligne de retraite?

Plus ils avançaient, plus ils comprenaient que le plan de leur guide avait été admirablement conçu. Qu'on ajoute à cela la gaieté de caractère de David Tétu, les ressources intarissables de son esprit, les mille et une anecdotes dont il égayait le voyage, et on comprendra quel soulagement devait éprouver nos fugitifs. Les anxiétés dont ils avaient été obsédés s'évanouissaient à mesure qu'on s'enfonçait dans les déserts de ces montagnes.

La première nuit se passa chez un nommé Bédard, dont la maison est le repos des voyageurs, au milieu des Caps.

Le lendemain, qui était un samedi, les voitures arrivaient sans accident à la Baie Saint-Paul, où on passa la nuit.

Le dimanche, de grand matin, les fugitifs se remirent en route pour ne pas rencontrer les paroissiens se rendant à la messe. Entre la Baie Saint-Paul et les Eboulements, ils firent une station chez un habitant pour éviter d'être aperçus par les voitures qui revenaient de l'église.

Dans l'après-midi, après avoir traversé le ruisseau Jureux, qui descend entre les montagnes de la Baie Saint-Paul et les Eboulements, ils abandonnèrent le chemin royal et prirent une route des concessions, dans la crainte de faire de fâcheuses rencontres, auxquelles les loisirs du dimanche et les allées et venues du jour les exposaient davantage.

En passant à travers le village des Eboulements, les fugitifs coururent un danger qui aurait pu leur être fatal, mais dont heureusement ils n'eurent aucun soupçon. Le seigneur du lieu, l'hon. Marc-Pascal de Sales Laterrière, vieillard d'une haute intelligence, au fait de tous les incidents politiques, esprit fin et perspicace auquel rien n'échappait, n'eût pas plutôt appris le passage des deux carioles, qu'il devina qu'elle devait porter quelques-uns des *raiders*. Mais, gagné d'avance à la cause des confédérés, il se donna bien garde de laisser percer ses soupçons qui, dans sa pensée, étaient presque des certitudes.

Aux limites de la paroisse des Eboulements, Tétu fit descendre les voitures à travers les champs et prit le chemin du rivage.

A Saint-Irénée, il fallut songer à se procurer d'autres chevaux; car ceux dont on s'était servi depuis Sainte-Anne de Beaupré, fatigués des côtes continuelles qu'ils venaient de traverser, commençaient à ralentir leur marche.

Les deux charretiers furent donc renvoyés. En peu de temps, David eut mis la main sur le sieur Jean Savard, habitant de l'endroit, qui lui loua chevaux et voitures pour faire la route jusqu'à l'entrée du Saguenay.

### XXIII

Le soir du même jour, les voyageurs avaient fait la descente des énormes montagnes de la Malbaie et se reposaient à la Pointe-à-Pic, chez Venant Tremblay, où ils passèrent la nuit.

Malgré la rigueur de la saison, nos voyageurs n'avaient pas eu trop à se plaindre de la température; car elle se montrait relativement clémente, surtout quand ils la comparaient à la tempête qui les avait assaillis aux environs de Québec.

Suivant toujours le littoral, ils atteignirent la Baie-des-Rochers, située à douze milles de l'entrée du Saguenay. L'aspect de ces âpres montagnes, où l'on apercevait à peine quelques signes de civilisation, leur disait assez qu'ils étaient à l'abri de toute perquisition; ils n'y trouvèrent pas même de maison pour y loger.

David avisa un campement d'où s'élevait une légère fumée, à l'entrée du bois. Comme de raison, il était en connaissance avec quelques-uns des hommes du chantier, et lui et ses compagnons furent accueillis avec la plus cordiale hospitalité.

Du reste, Tétu paraissait être partout sur ses propriétés; il ne rencontrait que des amis ou des gens à qui il avait rendu service.

Les jeunes confédérés purent faire une excellente étude de mœurs, en passant la veillée avec les hommes du chantier. Le soir, en l'honneur des étrangers, il y eut danses, chansons, histoires de revenants ou de voyages. Tout en se tenant à l'écart, les *raiders* purent, grâce à David, qui leur donnait les traductions nécessaires, s'amuser beaucoup de ces scènes et de ce langage si nouveau pour eux.

Le mardi, après une longue et pénible marche, les fugitifs étaient parvenus à l'Anse Sainte-Catherine, en face de l'embouchure du Saguenay. Là, il fallait abandonner chevaux et voitures qui furent congédiés.

Devant eux se dressaient les caps sauvages et escarpés de l'immense rivière dont les eaux noires et profondes charriaient d'énormes glaçons. Comment se risquer à traverser cette vaste embouchure, dangereuse même en été, et qui n'a pas moins d'un mille de largeur. Il n'y avait cependant pas à hésiter. Le seul lieu de refuge regardé comme sûr, par leur guide, était situé au-delà du Saguenay. Il eut bien vite trouvé deux canots, et, après avoir fait quelques recommandations à ses amis sur la manière de s'y tenir et de manier les avirons, il se lança bravement à travers les glaces. Quoique le passage fut plus dangereux, il fut jugé prudent de passer au large de la Batture-aux-Vaches et de ne pas toucher à Tadoussac, de crainte de faire la rencontre d'un certain magistrat qui aurait pu être au guet et flairer la présence de nos incursionnistes.

Ces hommes du Sud eurent, pour la première fois, l'occasion d'apprécier le genre de plaisir que peut faire éprouver une course en canot sauvage. Ceux qu'ils montaient étaient des canots montagnais, c'est-à-dire les plus versants de tous. La plus légère gaucherie, le moindre faux mouvement suffisait pour les faire chavirer. D'un moment à l'autre, un imprudent pouvait amener cet accident, et l'abîme glacé était là pour les recevoir. Or, un bain à cette époque de l'année a des charmes fort douteux. Si encore le voyage se fut fait à l'eau claire, comme en été! Mais, à chaque instant, des champs de glace barraient le passage et il fallait faire de longs détours pour trouver une issue. Le vent et la *poudrière* pouvaient prendre et leur dérober la vue du rivage. Leur position alors aurait été bien autrement critique que sur le pont de glace de Québec.

David prouva à ses amis que son habileté à faire passer un canot à travers les glaces ne le cédait en rien à celle qu'il avait déployée à conduire une cariole à travers champs et montagnes.

Enfin, après des dangers, des inquiétudes et des fatigues de toutes sortes, ils abordèrent à la terre ferme. Elle leur parut hospitalière, en dépit de ses neiges et de ses frimas.

Vers le milieu du jour, ils étaient rendus à la Pointe-à-la-Cariole, qu'ils croyaient devoir être leur dernière étape pour l'hiver. Il était temps; car, malgré leur énergie, leur courage et leur habitude de fatigue, les *raiders* étaient à bout de forces.

Accountumés, dès leur enfance, à un climat bien plus tempéré, ils étaient particulièrement sensibles au froid et grelotaient continuellement sous leurs fourrures.

Les qualités supérieures qu'avait déployées leur guide, son calme et son sang-froid dans les dangers, ses ressources pour sortir des mauvais pas, son expérience sur terre et sur mer, tout cela couronné par une jovialité inaltérable les avaient séduits autant qu'émerveillés. Ils ne comprenaient pas comment cet homme avait pu passer à travers tant de difficultés, endurer tant de misères sans laisser voir la moindre apparence de lassitude. Toujours gai, toujours alerte, il paraissait aussi dispos et aussi frais qu'au moment du départ.

### XXIV

Les lecteurs, aussi bien que les *raiders*, ont dû se demander bien des fois: Qu'est-ce que cette Pointe-à-la-Cariole, terme du voyage, et qui avait été assignée aux fugitifs, comme le plus sûr refuge que le Canada pût alors leur offrir? Une lande ou une batture déserte et stérile adossée à d'âpres rochers qui servent de contre-forts aux rivages; çà et là quelques sombres bouquets d'épinettes et de sapins à demi ensevelis sous la neige, en un mot, un coin de la Sibérie exposé à toutes les bourrasques du fleuve sous un ciel presque toujours chargé de brouillards et de nuages de plomb: telle était la Pointe-à-la-Cariole au moment où nos voyageurs y mettaient le pied. La Pointe-à-la-Cariole a reçu ce nom singulier, à cause de la ressemblance de l'énorme rocher qui la forme, avec l'avant d'une de nos carioles.